

daît le rôle de sa poitrine et ces paroles barbares qu'il lui adressait :

“ Fille des blancs, disait-il, tu ne saurais plus m'échapper : dis pour toujours adieu à ta mère, tu ne la reverras plus. Tu vas devenir la proie du guerrier, tu partageras l'existence des enfants des bois, s'ils n'aiment mieux plutôt s'abreuver de ton sang.”

En ce moment Mlle de Verchères sentant ses dernières forces s'évanouir, pousse un cri déchirant. Moment affreux ! qu'allait-il se passer.

Le Ciel l'entendit, car à l'instant même le sauvage faisant un faux pas roule à terre, ensanglantant ses mains et sa figure sur les roches dont le chemin était couvert. Le bruit de sa chute et le hurlement qui l'accapagna ranimèrent la jeune fille, mais bientôt il se relève ; d'un dernier bon il s'élançe de nouveau à la poursuite de sa victime ; déjà il l'atteignait ; à l'instant même où elle ouvrait la porte du fort, elle sentit sur son épaule la rude main du barbare ; elle frémit. Mais toujours, aussi prompte, elle franchit le seuil de la porte qu'elle renvoie avec violence sur l'Iroquois, ne laissant entre ses mains que le voile léger qui couvrait ses épaules. Elle était sauvée.

Cependant, aux cris poussés par les sauvages, les deux jeunes frères de Mlle Verchères, les deux soldats, et jusqu'aux femmes enfermées dans le château, tous accourent avec précipitation, et peuvent à peine en croire leurs yeux en voyant Mlle de Verchères hors d'elle-même, ruisselant de sueur et pouvant à peine se soutenir.

On s'élançe au haut des murs pour reconnaître quel danger les menace et quel peut être le sort de ceux des leurs qui travaillaient dans la plaine. Déjà plusieurs étaient entre les mains des sauvages qui les garottaient. Cette vue arrache des cris lamentables aux femmes qui aperçoivent ce spectacle horrible.

Ce n'est pas le temps de pleurer, dit alors la jeune héroïne, qui a déjà oublié ses fatigues ; il s'agit de nous défendre ; fermons promptement toutes les issues, courons aux armes et mourons s'il le faut plutôt que de nous rendre.

C'étaient en effet de tels soldats et une pareille garnison qui, sous le commandement d'une fille de 14 ans, allaient être chargés de soutenir un siège en règle contre une armée des barbares !

Heureusement si le personnel de cette étrange garnison ne présentait que si peu de ressources, il n'en était pas ainsi du fort lui-même.

Ce fort construit suivant toutes les règles de l'art stratégique, défendu par des fossés, des terrasses, muni de meurtrières pour le service de l'artil-

lerie, hérissé d'angles saillants de manière à croiser les feux, pouvait au besoin fournir à un petit nombre de défenseurs le moyen d'arrêter les efforts d'un nombre considérable d'assaillants.

Dans l'intérieur se trouvait un arsenal bien pourvu d'armes et de munitions dont M. de Verchères, homme de prévoyance autant que de résolution, avait plus d'une fois montré l'usage à ses enfants. Souvent même, il prenait plaisir à leur faire mesurer les canons des remparts, à leur en montrer l'usage, à les charger et à les tirer.

La difficulté n'était donc pas d'avoir des armes, mais bien de s'en servir ; et c'est de l'avoir su qui fera éternellement la gloire de notre héroïne dans cet exploit presque incroyable.

Sa présence d'esprit lui suggéra d'abord un stratagème bien propre à donner le change aux barbares ; ce fut d'ordonner à toutes les femmes de prendre les habits militaires des soldats absents, et ainsi transformées de se montrer en armes, tantôt ici, tantôt là, sur les différents points du rempart, afin de simuler la présence d'une véritable garnison.

Les deux soldats devaient avoir le maniement des principales pièces d'artillerie et tout le plus rude du travail. Les deux jeunes frères de Mlle de Verchères auraient simplement à charger et recharger les fusils et à les passer aux mains des combattants.

Ainsi entourée de sa troupe improvisée, Mlle de Verchères leur parla en ces termes :

“ Amis, nous combattons pour la religion et la patrie, battons-nous jusqu'à la mort.”

Puis, s'adressant à ses jeunes frères : “ Souvenez-vous, leur dit-elle, de la leçon que notre père a si souvent répétée : qu'un gentilhomme doit être toujours prêt à verser son sang pour Dieu et pour son pays.”

Animés par ces nobles paroles et excités par le feu de ses regards, la petite troupe est prête à se défendre et n'attend plus que le commandement.

Mademoiselle de Verchères ayant pourvu à tous les postes, fait d'abord charger les armes, canons, fusils et pièces de rempart, et ainsi préparé on attend de pieds ferme l'attaque des sauvages. En effet, pendant ces préparatifs les Iroquois étaient arrivés en force. Sur le commandement de leur chef ils avaient commencé par faire le tour du fort pour reconnaître les endroits faibles qui pourraient permettre l'escalade. Mais tout avait été soigneusement fortifié et bien barricadé, et partout au travers des étroites meurtrières, on pouvait entrevoir l'uniforme du soldat.

Tout-à-coup une décharge subite et générale partant de tous les points du fort couche à terre plusieurs ennemis et jette l'épouvante dans toute leur troupe.

Mais bientôt revenu de leur première surprise, leur courage ou plutôt leur fureur se ranime, ils commencent l'attaque par de vives fusillades et tentent l'escalade. Les assiégés répondent par de nouvelles décharges ; les plus hardis des sauvages sont successivement renversés. Le feu du fort bien nourri et dirigé avec une justesse qui eut fait honneur à des soldats exercés, ne cesse d'éclaircir les rangs toujours plus pressés de ces furieux. Notre héroïne vole de redoute en redoute, excitant du geste et de la voix ses soldats improvisés ; on eut dit Jeanne d'Arc commandant au siège d'Orléans. C'est avec cette acharnement d'une part et cette constance de l'autre que se proloagea, ce jour-là, pendant l'espace de plusieurs heures un combat opiniâtre.

Enfin après mille vains efforts et de grandes pertes, les Iroquois suspendent pour quelque temps une attaque inutile et se retirent en emportant leurs morts dans les bois. Honteux d'eux-mêmes, le cœur rempli de rage, ils reviennent à la charge, animés plus que jamais de la soif du sang, et, sous le feu même du fort, ils approchent des remparts et s'y maintiennent. Le chef a déjà fait une brèche : il allait franchir la muraille et peut-être pénétrer dans l'enceinte avec l'élite de sa troupe. C'en était fait, et, accablés par le nombre, nos illustres amazones eussent été en un instant impitoyablement massacrées. D'un coup-d'œil, notre héroïne a mesuré l'étendue du danger : soudain, l'épée nue à la main, elle fond sur le chef Iroquois qu'elle reconnaît pour celui-là même qui l'a poursuivie, et comme il s'élançait pour sauter dans une embrasure, elle lui plonge l'épée dans le sein et le fait rouler au pied de la muraille qu'il rougit de son sang.

Au même moment, le canon vomit la mitraille sur les barbares qui, ayant voulu suivre leur chef, se trouvaient en grand nombre presque à la bouche de l'arme formidable ; cette nouvelle décharge à bout portant fait un ravage horrible au plus épais de la troupe et achève de la consterner. Persuadés de plus en plus que le fort est gardé par une forte garnison et qu'ils ont donné eux-mêmes dans un guet-à-pens, ils se retirent de nouveau à l'entrée du bois en poussant des cris de rage.

Cependant, l'astre du jour était prêt de terminer sa course, et déjà les ténèbres de la nuit commençaient à remplacer sa douce lumière. Le ciel qui, le matin, présentait un aspect si